MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 12 (1916), p. 43-51

Jean Maspero

Graeco-arabica.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

GRÆCO-ARABICA[1]

PAR

M. JEAN MASPERO.

2° — مليطوس, ΜΙΛΙΤΕΣ.

On lit dans la *Vie* du patriarche Benjamin, publiée et traduite en anglais par B. Evetts[2], ces quelques lignes très importantes qui servent d'introduction :

« Un an avant la mort d'Apa Andronikos, il y avait un frère craignant Dieu et bon croyant, nommé Benjamin, dans un monastère appelé « monastère de Canope ». Il était venu là, en ce temps, se réfugier auprès d'un saint vieillard nommé Théonas. Les Perses en effet, parmi leurs ravages, n'avaient pas détruit ce monastère, parce qu'il était situé au nord-est de la ville, et Melitûs la gardait » (لانه كان فى شرق بحرى المدينة وكان مليطوس حافظًا لها).

Ce passage n'a pas été exactement compris par le traducteur; et comme il a une certaine valeur historique, sa restitution serait désirable. Trois difficultés se présentent : 1° le nom du couvent est écrit قمردوس, قيرنوس et قبريوس dans les manuscrits, c'est-à-dire *Qirnûs* ou *Qabrîûs*[3]. Toutefois la correction قنوبوس, adoptée par M. Evetts, est si facile et fournit un sens si satisfaisant, qu'il n'est pas téméraire de l'accepter.

2° Quelle est la « ville » au nord-est de laquelle est situé ce couvent? Il ne peut être question de Canope, car la position du monastère à l'intérieur de ce bourg ne pouvait influer en rien sur la sécurité de l'édifice, au jour de la

[1] Cf. *Bull. de l'Instit. franç.*, t. XI, p. 155-161.

[2] Elle fait partie de l'*Histoire des Patriarches : Patrol. orient.*, t. I, p. [223]-487. Une autre édition, plus respectueuse du texte, mais non accompagnée d'une traduction, a été donnée par Fr. Seybold dans le *Corpus scriptorum christ. orientalium*, series III, t. IX.

[3] Ou Qîrîûs = Kyrios, comme lit Renaudot (*Historia Patriarch. Alexandr.*, p. 160); M. Butler (*The Arab Conquest of Egypt*, p. 51, n. 2) propose encore *Cyprius*.

BIFAO 12 (1916), p. 43-51 Jean Maspero
Graeco-arabica.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

conquête perse. Il est certain qu'il s'agit d'Alexandrie, située en effet au sud-ouest de Canope. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

3° Qui peut être ce *Melîṭûs* qui gardait alors « la ville » ? M. Evetts, sans donner de raison, corrige en سائطوس « Saitus »; et j'avoue ne pas comprendre en quoi cette leçon est préférable à celle des manuscrits, qui *tous* s'accordent, chose rare, à écrire *Melîṭûs*[1]. Dans ces conditions, nous n'avons guère le droit de proposer une correction, avant du moins d'avoir essayé si le texte tel qu'il est n'a pas un sens plausible.

Melîṭûs pourrait être un nom propre; dans la *Vie* du pape Damien (*ibid.*, p. [209]-473) le nom de Meletios est écrit مليطس, *Melîṭus*. Dans la version syriaque des *Quarante martyrs de Sébaste,* Milîtus est la transcription du grec *Melitôn*[2]. Toutefois, il n'est guère vraisemblable que l'auteur de la biographie de Benjamin ait introduit ainsi *ex abrupto* un personnage complètement inconnu, sans indiquer son titre ni le motif de sa présence. Rien de plus facile, au contraire, que de vocaliser مِليطوس, Milîṭûs, et de voir là une transcription du grec byzantin *μίλιτες*.

A vrai dire, le mot ne se rencontre, chez les auteurs, qu'en qualité de mot *latin,* cité comme tel[3]. Mais la preuve qu'il a été employé couramment en Égypte, c'est qu'on le retrouve naturalisé dans la langue copte, où ⲙⲉⲗⲓⲧⲟⲛ a le sens de *dux militiæ*[4]. Dans sa préface, l'évêque Sévère d'Ašmûnein nous

[1] Est-ce le nom du général perse, appelé Saïtos par Nicéphore (éd. de Boor, p. 9), que le traducteur a eu en vue? Mais à quel titre serait-il appelé le gardien de la ville, lui qui, si l'on en croit la même *Histoire des Patriarches,* en fit massacrer les habitants? Le nom du conquérant perse de l'Égypte est d'ailleurs mal connu. M. Butler (*op. cit.*, p. 70) adopte la forme *Shahîn* (Σάην dans Théophane). L'*Histoire des Patriarches* semble désigner *Šahrbaraz,* le Σάρβαρος ou Σαλβάρας des Grecs : car on pourrait voir une déformation de ce mot dans le titre de *Salâr* (سلار, pour سلبار?) donné par elle au général qui assiégea Alexandrie (p.[221]-485). De fait, Michel le Syrien (trad. Chabot, II, p. 401) affirme que ce fut Šahrbaraz qui envahit la vallée du Nil. — L'édition Seybold garde مليطوس.

[2] Publ. par P. Bedjan, *Acta mart. et sanctorum,* III, p. 372. Traduction allemande par W. Weyh, dans *Byz. Zeitschr.,* XXI, p. 76 seq.

[3] Par ex. Joh. Lydus, *De mens.,* IV, 72.

[4] Cf. Kircher, *Lingua aeg. restit.,* p. 86 : الصنديد. Les mots latins les plus inattendus ont ainsi fait irruption dans la langue copte par l'intermédiaire du grec : cf. ⲡⲣⲁⲓⲧⲁ (*præda*), ⲟⲣⲇⲓⲛⲟⲛ (*ordo*), cités par O. von Lemm, *Kopt. Miscellen,* CIII; — ⲉⲝⲉⲣⲭⲓⲧⲟⲛ (*exercitus*), ⲛⲟⲩⲙⲉⲣⲟⲛ (*numerus*) etc... se lisent dans la *scala* 44 de la Bibl. nationale (cf. A. Mallon, *Mélanges de la Faculté orientale,* IV, p. 74), etc.

BIFAO 12 (1916), p. 43-51 Jean Maspero
Graeco-arabica.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

avertit que les biographies qui composent l'*Histoire des Patriarches* furent traduites les unes sur une version copte, mais d'autres directement sur un original grec. Le traducteur arabe, n'ayant pas compris le mot *μίλιτες* qui lui était inconnu, l'a peut-être pris pour un nom propre, et s'est contenté de le transcrire. Le sens du passage devient ainsi très clair : les Perses n'ont pas détruit le monastère de Canope, parce que la garnison d'Alexandrie s'est interposée entre eux et lui.

Nous savions déjà qu'un oracle avait prédit l'entrée des ennemis à Alexandrie «par la porte occidentale», et qu'en conséquence ce fut celle-là qu'un traître leur ouvrit[1]. Même renseignement dans la notice consacrée à Andronic, prédécesseur de Benjamin[2] : « . . . Il (Chosroès) entreprit de conquérir la grande ville d'Alexandrie (*τὴν Ἀλεξανδρέων μεγαλόπολιν*). Il y avait dans ces parages, à l'Enaton (*τὸ Ἔνατον*), six cents monastères florissants. . . L'armée des Perses fit un mouvement tournant par l'ouest des monastères. . . et tous les moines furent passés au fil de l'épée. . . Quand ces nouvelles arrivèrent à Alexandrie, les habitants ouvrirent les portes de la ville.» Ainsi, là encore, on nous représente les Perses comme ayant donné l'assaut sur le front occidental des remparts. Nous savons que l'Enaton se trouvait à neuf milles à l'*ouest* d'Alexandrie[3]. Ce côté était le plus difficile d'accès; le côté oriental, plus vulnérable, était en conséquence beaucoup plus fortifié. Un fort, construit par Dioclétien, et le poste de *Χαίρεον*, à un jour de marche de la ville, sont deux des fortins, à nous connus, de la ligne de défense[4]. Canope, éloignée de 12 milles d'Alexandrie[5], devait en être un troisième. Aussi les

[1] *Chronique syriaque* traduite par I. Guidi dans le *Corpus script. christ. orient.*, III, t. IV, pars I, p. 22.

[2] *Patrol. orient.*, I, p. [221]-485.

[3] Cf. Pereira, *Vida do Abba Daniel*, p. 37 (note). Le *Synaxaire* (18 *Bûnah*) nomme expressément le «monastère des Pères (autre nom de l'Enaton), à l'ouest d'Alexandrie». A propos de ce lieu appelé *Enaton*, il faut encore corriger une autre erreur de la traduction Evetts (p. [209]-473). Le «monastère *du mont Tabor*, c'est-à-dire monastère des Pères» n'existe pas. La plupart des mss. donnent تابارون, faute pour باتارون (Bâtârûn) = *πατέρων* (cf. aussi p. 207). De même M. Amélineau (*Géogr. de l'Eg. à l'époque copte*) consacre un article au «deir Bânâroun» (p. 130) et un au «deir Babaouin» (p. 75), alors que ces mots بانارون et بابابين sont de simples fautes pour باتارون, *πατέρων*, comme l'explique la glose constante des manuscrits : «ce qui veut dire monastère des Pères». «Le couvent des Pères» situé à Enaton est également cité par Jean d'Éphèse (*Commentaria de beatis orientalibus*, trad. Land, c. LVI).

[4] Cf. mon *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, p. 39.

[5] *Ammien Marcellin*, XXII, 14; *Victor Tonnennensis*, anno 556.

BIFAO 12 (1916), p. 43-51 Jean Maspero
Graeco-arabica.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

envahisseurs préférèrent-ils tenter la chance de l'autre côté, et l'on comprend comment le « monastère de Canope » situé au nord-est d'Alexandrie, échappa à la dévastation qui atteignit l'Enaton : il n'eut pas à subir d'assaut.

Ce « monastère de Canope » n'est autre que la Μετάνοια si célèbre, sur laquelle j'ai réuni quelques références dans le *Catalogue des papyrus byzantins du Caire* (n° 67286, *introd.*). Remarquons que la *Métanoia* était considérée comme un faubourg (*προάστειον*) d'Alexandrie, ce qui achève de rendre certaine mon interprétation du texte ci-dessus étudié. Le couvent est dit « de la grande ville d'Alexandrie », dans un papyrus (Cair. Masp. 67286, l. 14). C'est pourquoi, dans cette *Vie de Benjamin*, Alexandrie est simplement appelée « la ville » sans autre indication. Et c'est pourquoi aussi la garnison de la capitale a pu protéger efficacement le couvent de Canope.

3° — L'ÉVÊQUE ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Ο ΕΓΚΛΕΙΣΤΟΣ.

Patrol. orient., I, p. [213]-477 (*Vie de Damien*) : وكان فى زمانه اساقفة يتعجب منهم ومن طهارتهم وفضلهم فمنهم يوحنا البرلسى ويوحنا تلميذه وقسطنطين الاسقف واكليسطس واخرون كثير...

« De son temps vécurent des évêques qui le remplissaient d'admiration par leur pureté et leur perfection : entre autres Jean de Paralos, Jean son disciple, Constantin l'évêque [de Lykopolis] et *Aklisṭus* et beaucoup d'autres... » M. Evetts traduit « and Constantine the bishop, and Cleistus, and many others... ».

Cleistus, Κλειστός, à ma connaissance, ne s'est jamais rencontré comme nom propre; et le sens, l'« enfermé », ne s'y prête guère. En outre, l'auteur du récit a soin de mentionner la qualité de chaque personnage qu'il cite : Jean *de Paralos*, Jean *son disciple*, Constantin *l'évêque*[1]. Qu'est-ce que ce « Cleistus » au nom mystérieux, et dont ni le rôle ni l'origine ne sont indiqués? Il est pour ainsi dire évident que les mots واكليسطس, w(a) aklîsṭus, au lieu de signifier « et Cleistus », sont la transcription du grec *ὁ ἔγκλειστος*, et servent d'épithète à *Constantin*.

[1] Sur ce Constantin, évêque de Lykopolis, dont on possède quelques opuscules, cf. O. von Lemm, *Kl. Koptische Studien*, n° LVI, p. 70.

BIFAO 12 (1916), p. 43-51 Jean Maspero
Graeco-arabica.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'adjectif ἐγκλειστος désigne certains moines « reclus », retirés dans des cellules solitaires et non dans des couvents. Ce titre n'est pas inconciliable avec la dignité épiscopale, car les évêques égyptiens étaient presque toujours d'anciens moines. Ainsi, un certain Jean ὁ ἔγκλειστος, archimandrite de Lykopolis, devint plus tard évêque d'Hermopolis (au IVe siècle)[1]. Le mot حبيس « l'enfermé », qui désigne Jean II, pape d'Alexandrie (au début du VIe siècle), dans l'*Histoire des Patriarches,* est sans doute une traduction de ἔγκλειστος, comme l'avait déjà remarqué Renaudot[2]. Constantin, de même, avant de devenir évêque de Lykopolis, avait dû mériter cette épithète par le zèle de sa vie ascétique, et on lisait probablement dans le texte original : καὶ ὁ ἐπίσκοπος Κωνσταντῖνος ὁ ἔγκλειστος, καὶ ἄλλοι. . .

La vie monastique de Constantin, avant son élévation à l'épiscopat, est d'ailleurs un fait certain. Dans le manuscrit arabe 4895 de la Bibliothèque nationale (fol. 51, *recto* et *verso*), nous lisons une courte biographie de ce personnage : « En ce jour aussi mourut. . . Anbâ Constantin. . . évêque de la ville d'Usîût. Il embrassa dès l'enfance l'état angélique, c'est-à-dire monastique, etc. ». A ce propos, il est intéressant de dire quelques mots du contenu de ce manuscrit.

Constantin fut ordonné évêque par Damien[3], patriarche d'Alexandrie de 578 à 604. Il est cité, nous venons de le voir, dans l'*Histoire des Patriarches,* à propos du pontificat de ce même Damien. Au contraire, dans la notice des manuscrits arabes chrétiens, publiée par M. Griveau en supplément du *Catalogue* de la Bibliothèque nationale[4], le manuscrit 4895 est ainsi décrit : « Histoire d'Anba Constantin, évêque de Siout. . . : il raconte l'histoire du saint patriarche Jean, son maître, devenu ermite, avec 50 anecdotes sur sa vie ». O. von Lemm a voulu identifier ce Jean avec le pape monophysite Jean II, mort en 515 ou 516 : mais il est impossible de concilier les deux dates. Ce Jean aurait-il été un patriarche jusqu'ici inconnu? L'examen du manuscrit indique qu'il n'en est rien.

Il se compose en réalité de deux écrits absolument distincts : le folio 51 est

(1) Crum, *Catal. of the Coptic Mss. in the Brit. Mus.* n° 184.

(2) *Hist. Patr. Alex.,* p. 126; Gutschmid, *Verzeichniss der Patr. von Alex.,* dans *Kleine Schriften,* II, p. 456.

(3) Cf. O. von Lemm, *loc. cit.*

(4) Dans la *Revue de l'Orient chrétien,* 1909, p. 343.

BIFAO 12 (1916), p. 43-51 Jean Maspero
Graeco-arabica.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

consacré à Constantin. Le folio 52 et tous les suivants jusqu'au 115e, bien que paraissant faire suite au précédent, n'ont aucun rapport avec lui. Il n'est plus ici question de Constantin : nous trouvons, chose singulière, une traduction arabe de la *Vie* du patriarche catholique saint Jean l'Aumônier, racontée par Ménas, l'économe d'Alexandrie (مينا هذا الفاضل معجبًا) à Léonce évêque de Neapolis. Le traducteur semble avoir eu d'abord le souci de déguiser la provenance suspecte et « hérétique » de son récit : il a supprimé le préambule, et, dans les premières pages, il introduit quelques retouches significatives, comme d'écrire « cette ville » partout où le grec dit « Alexandrie ». Mais au bout d'un certain temps il renonce à cette précaution et traduit sans corrections. Du moins a-t-il supprimé le chapitre xxxi, où il était question des luttes contre les « hérétiques Sévériens », c'est-à-dire contre ses coreligionnaires monophysites.

Il a peut-être eu sous les yeux un texte légèrement différent du nôtre; certains mots, comme بطرا (Boṭrâ) pour Pierre, font songer à un original copte (ⲡⲉⲧⲣⲉ). Les variantes sont en général sans intérêt. Une seule vaut la peine d'être citée. Le « patrice » Nicétas du texte grec est ici nommé *baṭrîq* (بطريق) dans tous les passages où il est cité, sauf un seul (fol. 68a) où il est appelé *wâlî* : نيقيطا الوالى. L'original lui donnait donc ici le titre de *gouverneur*. Or le mot *wâlî* sert souvent de traduction au grec « Augustal » dans les écrits arabes chrétiens, notamment dans l'*Histoire des Patriarches*. Ce serait donc le premier texte formel à opposer à M. Cantarelli[1], qui refuse, à tort selon moi, la qualité d'augustal à Nicétas. Mais je me hâte d'ajouter que ce texte n'a qu'une valeur de second ordre.

4° — امنونياس = ΑΦΘΟΝΙΟΣ.

L'*Histoire* des patriarches coptes[2] contient encore quelques allusions à un certain Théophane ou Théophile (les manuscrits ne sont pas d'accord) qui aurait été patriarche d'Antioche du temps de Pierre IV d'Alexandrie (575-578). Ce Théophane aurait été intronisé par les Syriens « in a monastery called the Monastery of Ammonius; because the heretics forbad the orthodox bishops to enter,

[1] *La serie dei prefetti di Egitto*, III (*Mem. della R. Accad. dei Lincei*, 1913, p. 427). — [2] *Patrol. orient.*, I, p. [208]-472.

BIFAO 12 (1916), p. 43-51 Jean Maspero
Graeco-arabica.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

any one of them, into the city of Antioch ». Or ce couvent « d'Ammonius » près d'Antioche est complètement inconnu, et le nom est plutôt un nom égyptien.

Mais, ici encore, *Ammonius* n'est qu'une correction arbitraire du traducteur anglais. *Tous* les manuscrits écrivent امنونياس = *Amnûnîâs*, et la correction افتونياس, *Aftûnîâs*, s'impose d'elle-même. Le « Beit Aftonia » est un des plus célèbres monastères monophysites de Syrie. Il s'agit bien de lui, sans doute possible, puisque le synaxaire éthiopien[1], dans la notice consacrée au pape Pierre IV (25 Sanê), raconte l'installation de Théophane « au monastère d'Aftonyâs en dehors d'Antioche ».

5° — LES HÉRÉTIQUES « TIBÈRE ET BÉLISAIRE ».

Le pontificat du patriarche Anastase (604-616) est l'un des moments les plus intéressants de l'histoire ecclésiastique d'Égypte : c'est alors que se réconcilièrent les deux grandes Églises monophysites, Antioche et Alexandrie, séparées depuis un tiers de siècle par une querelle théologique. L'*Histoire des Patriarches* mentionne cette réconciliation; elle fait aussi allusion à un épisode peu connu et très important, mais le texte est en cet endroit si étrange qu'il a toujours été mal interprété. Voici la phrase[2] : وكان له تعب عظيم من جماعة دريوس واذلساريوس الذين صار عليهم اسم قيانوس واصحاب المجمع الخلقدونى الطمث. Renaudot[3] paraphrase ce texte de la manière suivante : « Interea magnas turbas perpessus est a Gaïani sectatoribus, qui duos illic Episcopos ab eo ordinatos habebant : quorum nomina Severi Codex Mss. exhibet quidem, sed ita corrupta, ut legi aut divinari non possint ». Or, rien ne prouve que ces deux soi-disant évêques soient des Gaïanites. Le texte les compare seulement à Gaïanos, qui fut cause en 535 d'un schisme à Alexandrie, en se laissant élire après que Théodose était déjà intronisé. Le biographe veut dire que ces gens ont imité l'action de Gaïanos, c'est-à-dire qu'ils ont été les fauteurs d'un nouveau schisme.

M. Evetts partage, au moins en partie, l'opinion de Renaudot, puisqu'il traduit : « He had great trouble from Tiberius and Belisarius, upon whom the name of Gaianus had come, and from the followers of the impure Chalcedonian council ». Pour lui, les mots que Renaudot renonce à déchiffrer sont bien

[1] *Patrol. orient.*, I, p. [155]-673. — [2] *Ibid.*, I, p. [215]-479. — [3] *Hist. Patr. Alex.*, p. 151.

BIFAO 12 (1916), p. 43-51 Jean Maspero
Graeco-arabica.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

aussi des noms propres : Tibère et Bélisaire. Enfin l'édition de M. Seybold corrige en بربارىوس وابلىنارىوس « Barbârîûs et Abulînârîûs » (Apollinaire) : mais le premier de ces noms n'existe pas, et le second se transcrirait difficilement en arabe sans un و.

Or, tous les manuscrits s'accordent à présenter : دربارىوس وادلسارىوس; seuls, les points diacritiques diffèrent. Le second mot peut bien, si l'on veut, donner *Belisarius;* mais pourquoi lire le premier *Tiberius,* en faisant une très forte correction, alors qu'on pouvait aussi bien proposer Proterios (برتارىوس) ou Triarios (تربارىوس) sans rien changer aux lettres[1]? Ceci serait peu de chose; mais la traduction anglaise néglige un mot très important : جماعة « troupe, réunion ». Sa présence dans le texte rend évident ce fait que les termes qui suivent ne sont pas des noms propres[2], mais des noms de fonctions ou quelque chose d'analogue. Il faut traduire : « Il eut à subir de grandes persécutions de la part d'un groupe de... et de..., sur lesquels pèse le nom de *Gaïanos,* ainsi que des partisans de l'impur concile de Chalcédoine ».

Ensuite, l'accord des manuscrits est un fait rare qu'il ne faut pas négliger. Que les copistes n'aient pas compris ce qu'ils écrivaient, c'est évident : mais ils ont dû copier exactement, puisque, sauf les points diacritiques qui sont sans valeur, ils donnent tous la même leçon. On doit donc, autant que possible, toucher avec prudence à cette leçon.

Cela étant, je ne vois guère qu'une lecture possible pour le premier mot : نوتارىوس = *νοτάριος*. La confusion du و et du ر est un fait assez fréquent dans les manuscrits pour être admis sans difficulté[3]. Cette hypothèse devient presque une certitude quand on replace cette phrase isolée et écourtée dans le cadre historique qui lui convient.

Un schisme, en effet, se produisit dans l'Église copte sous le pontificat d'Anastase. Quand les deux patriarches d'Antioche et d'Alexandrie eurent

[1] Régulièrement, ces noms devraient commencer par un *alif.* Mais cf. plus bas, note 2 de la page suivante.

[2] Mon ami M. Wiet me fait en outre observer que le pronom relatif devrait être au duel, dans l'hypothèse de Renaudot et de M. Evetts. Quoique la langue de l'*Histoire des Patriarches* ne se pique pas d'une absolue correction, il n'y en a pas moins là un argument de plus à signaler.

[3] Cf. la correction citée plus haut, de قبريوس en قنوبوس, *Canope*. Un exemple curieux est fourni par le ms. 4895 de la *Bibl. Nat.* décrit plus haut : le patriarche de Jérusalem Modeste y est appelé ماجسطرس (*Mâgistrus*, pour مادسطوس: fol. 73ᵇ).

BIFAO 12 (1916), p. 43-51 Jean Maspero
Graeco-arabica.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

conclu le pacte de réconciliation après la querelle qui les avait séparés trente ans, certaines personnes, à Alexandrie, protestèrent et se séparèrent de leur communion; entre autres, quelques « séculiers » et principalement un certain « Jean, qui avait été *notaire* de Damien »[1]. Ce schisme est le seul que nous connaissions sous le pontificat d'Anastase, et c'est sûrement à lui que fait allusion l'*Histoire des Patriarches* quand elle parle des imitateurs de Gaïanos. La lecture نوتاريوس est donc la plus vraisemblable.

Quant au second mot, j'hésite à proposer de le lire ΦΑΛCΑΡΙΟC, pour *φαλσευτής*, *faussaire*. La transcription est correcte, sauf l'*alif* du début qui pourrait être considéré comme ajouté par un copiste postérieur. Ce copiste, ayant vocalisé *blasârîûs* au lieu de *balsârîûs*, aurait introduit l'*alif* devenu nécessaire[2]. Le sens est admissible : des *faussaires* auraient produit certains documents apocryphes, pour prouver qu'Anastase s'écartait de la tradition de ses prédécesseurs. Mais le mot *φαλσάριος*, si sa formation est irréprochable, n'a été, en fait, retrouvé jusqu'ici dans aucun texte grec. Peut-être les Coptes l'ont-ils forgé, comme plusieurs autres, au moyen du suffixe ΑΡΙΟC qu'ils employaient fréquemment : cf. ΒΕΛΕΥΤΑΡΙΟC, pour *βουλευτής*[3], ΝΟΜΑΡΙΟC (le chef d'un *numerus*) tiré de ΝΟΥΜΕΡΟΝ[4], ΚΡΗΤΑΡΙΟC pour *κριτής*[5], peut-être ΛΟΓΙCΤΑΡΙΟC pour *λογίστης*[6], etc. En tout cas, les hérétiques Tibère et Bélisaire doivent disparaître de l'histoire.

J. Maspero.

[1] Michel le Syrien, trad. E. Chabot, t. II, p. 391. Le texte syriaque porte bien *notarâ* = *νοτάριος*. Je traiterai plus en détail, dans un travail prochain sur les patriarches alexandrins, la question de ce Jean, qui est presque certainement le mystérieux *Ἰωάννης ἐπίσκοπος τῶν Θεοδοσιανῶν* d'Anastase le Sinaïte (*Patrol. gr.*, t. 89, p. 257).

[2] L'introduction fautive d'un *alif* prosthétique se constate parfois en arabe, même dans certains noms communs : cf. ابليز (*ablîz*) = *σηλός*. Un déplacement analogue de la voyelle peut d'ailleurs, plus fréquemment, produire le phénomène inverse : ainsi *Κλύσμα* a donné *Qulzum* et non *Aqluzm*, ΘΜΟΥΙ *Tumayy* et non *Atmûy*, etc. Cf. J. Maspero et G. Wiet, *Matér. pour servir à la géogr. de l'Égypte* (*Mém. Instit. franç. d'archéol. orient.*), I, p. 5, note.

[3] *Scala* publiée par A. Mallon dans les *Mém. de la Faculté orientale* (Beyrout), IV, p. 73.

[4] *Ibid.*, p. 72.

[5] Panégyrique de Macaire de Tkôou publié par E. Amélineau dans les *Mém. de la Mission française au Caire*, t. IV, p. 141 et 142 (corrigé à tort, les deux fois, en ΘΕΚΡΕΤΑΡΙΟC).

[6] Voir au tome XI de ce *Bulletin*, p. 160.

BIFAO 12 (1916), p. 43-51 Jean Maspero
Graeco-arabica.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net